

0419

31-4

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9

É P I T R E
A U X
N O T A B L E S.

Hic ames dici pater atque princeps.
HOR. Ode III, Lib. I.



A P A R I S ,
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.
M. DCC. LXXVII.

É P I T R E

A U X

N O T A B L E S.

O D'UN Peuple fameux élite respectable,
Qu'appelle en ses Conseils un Monarque équitable,
Ministres du Seigneur, Ministres de Thémis,
Guerriers et Citoyens que sa voix a choisis;
Savez-vous en ce jour ce qu'attend la Patrie,
Et les devoirs sacrés où cet honneur vous lie ?
N'avez-vous pas tremblé du fardeau rigoureux
Dont vient de vous charger cet honneur dangereux ?
Déjà le Laboureur se livre à l'espérance
De jouir par vos soins d'une heureuse abondance ;
Il embrasse en pleurant ses enfans nouveau-nés ;
Il voit naître pour eux des jours plus fortunés.
Cet être plus à plaindre, et né pour la misère,
Des présens de Bacchus sobre dépositaire,
A soulevé son front : on lui dit que son bras
Ne s'épuisera plus pour des maîtres ingrats.
Malheureux ! dans les champs il devance l'aurore,
De sueur inondé, la nuit l'y trouve encore,

A ij

(4)

Et la faim est le prix de ses efforts constans!
 La faim, qui sous son toit fait gémir ses enfans.
 Mais si de leur destin l'humanité murmure,
 Ils connaissent au moins les biens de la nature :
 Les campagnes, les prés, les bois sont sous leurs yeux;
 L'astre brillant du jour a des rayons pour eux;
 Quand les infortunés entassés dans les villes,
 Frustrés de sa lumière en leurs sombres asiles,
 Privés de tous les biens, en proie à tous les maux,
 N'ont jamais sous les yeux que leurs tristes lambeaux.
 Tous vous tendent les bras, tous vous nomment leurs pères,
 Tous attendent de vous la fin de leurs misères.

DANS un rang au dessus, mais loin de la grandeur,
 Dans cet état moyen qui promet le bonheur,
 Des citoyens zélés, classe utile et savante,
 Discutent vivement votre charge importante.
 Celui-ci, dont les ans ont blanchi les cheveux,
 Semble n'en augurer qu'un succès malheureux.
 » L'État, dit-il, blessé jusque dans sa racine,
 » Tâche de prévenir l'instant de sa ruine;
 » Sous ce grand appareil il dérobe son mal,
 » Mais il faut à sa plaie un remède fatal.
 » Hélas! ajoute-t-il, (à ces mots son visage
 » Semble se ranimer des feux de son jeune âge)

(5)

» Espérez de LOUIS, il aime ses sujets;
 » Mais n'allez pas former d'inutiles souhaits,
 » Et croire qu'épuisé par tant de mains avides,
 » L'État puisse alléger le poids de vos subsides «.

» VOIR toujours les objets sous de sombres couleurs,
 » C'est des vieillards chagrins embrasser les frayeurs,
 Dit un autre, bouillant des feux de la jeunesse.
 » Quoi! tous ces grands Conseils, les Chefs de la Noblesse,
 » Devenant tout-à-coup les plus vils des humains,
 » Trahiroient l'intérêt qu'on remet en leurs mains!
 » L'honneur ne serait plus leur plus chère devise,
 » Et l'adulation habiterait l'Église!
 » Quoi! sont-ce des flatteurs que demande LOUIS?
 » Il demande, Français, nos soutiens, nos appuis;
 » Dans leurs cœurs généreux sa tendresse infinie
 » Ne veut qu'interroger l'amour de la patrie.
 » S'il n'en croit pas assez sa tendresse et ses yeux,
 » S'il cherche des conseils, c'est pour nous rendre heureux.

» Si sa bonté le veut, sa gloire aussi l'ordonne,
 Reprend un assistant à peine en son automne.
 » Le tems en voile encor les succès incertains.
 » Ne nous égarons point en des jugemens vains;
 » Et croyons seulement qu'un Monarque si sage,
 » Sait bien à quels devoirs ce grand éclat l'engage;
 A iij

(6)

» Et qu'au sein de la paix créer un tel Sénat,
 » C'est d'un grand changement avertir tout l'État.
 » Croyons que ce Sénat, étonné de sa gloire,
 » Brûle par ses vertus d'en signaler l'histoire «.

D'AVIS ainsi que d'âge ils diffèrent entre eux ;
 Mais tous fixent sur vous leur attente et leurs yeux.
 Ils vous contemplent tous dans la haute fortune
 Qui vous fait défenseurs de la cause commune.
 Ils s'expliquent d'ailleurs avec la liberté
 Qui sied bien aux sujets d'un Roi plein d'équité.
 Que si tant de franchise a droit de vous déplaire,
 Que direz-vous de moi, citoyen téméraire,
 Qui m'élançait avec vous, d'un pas audacieux,
 Dans l'enceinte sacrée ouverte aux demi-Dieux ?
 Je m'arrête soudain. . . . tant de splendeur m'étonne ;
 Pénétré de respect, j'aperçois sur le trône
 Un Monarque puissant, de son Peuple adoré ;
 Des Chefs de son Conseil je le vois entouré :
 Rien, de l'aveu des Rois, n'égale sa puissance ;
 Son crédit de l'Europe emporte la balance :
 La gloire sur son règne a versé ses rayons ;
 Son auguste alliance est chère aux Nations :
 L'une emprunte son bras pour sortir d'esclavage,
 De sa tranquillité l'autre lui fait hommage,

(7)

Il rend au monde entier le liquide élément,
 Et Neptune a par lui reconquis son trident.
 Tranquille et florissant, de sa source féconde,
 Grâce à lui, le commerce enrichira le monde,
 Et n'aura d'ennemis que les vents et les flots.
 Neptune, il t'a vengé, respecte ses vaisseaux,
 Tant de faits glorieux honorent son jeune âge ;
 Du règne de LOUIS, c'est là l'apprentissage.
 Mais quel plus digne prix de ses rares vertus !
 Quel éloge plus grand de ce jeune Titus !
 Des immortels BOURBONS, ce rejeton auguste,
 A peine sur le Trône, eut le surnom de Juste.

PAR son ordre, au Conseil venus de toutes parts,
 Vous confondez sur lui vos avides regards.
 Vous réfléchissez tous l'éclat qui l'environne ;
 Vos grandeurs, votre rang, c'est lui qui vous les donne.
 De lui vous tenez tout ; et déjà ses sujets,
 Il vous attache encor par le droit des bienfaits.
 De respect et d'amour votre ame est interdite.
 Il rassure, en ces mots, votre nombreuse élite :
 » Je ne vis, ô Français ! que pour vous rendre heureux ;
 » C'est le but de mes soins, l'objet de tous mes vœux.
 » Oui, j'aime avec transport ce bon Peuple qui m'aime.
 » Vous, à qui j'ai fait part de mon pouvoir suprême,

(8)

» Et qui voyez de près en tous lieux répandus,
 » Ses plaisirs, ses chagrins, la justice et l'abus,
 » Si de la vérité vous parlez le langage,
 » Son bonheur deviendra notre commun ouvrage.
 » Hélas ! mon cœur suffit à mon amour pour eux,
 » Et je ne puis suffire à voir tout par mes yeux.
 » Ne me déguisez rien, éclairez ma tendresse ;
 » Plaidez pour mes enfans, c'est moi qui vous en presse «.

IL dit, et tout-à-coup une Divinité
 Apparaît sur le Trône, assise à son côté ;
 Ses habits sont brillans d'or, de pourpre et de soie ;
 Tout parsemé de lis son manteau se déploie :
 C'est la France. D'abord ses regards attendris,
 Avec un chaste amour s'arrêtent sur LOUIS.
 Et les tournant bientôt sur l'Assemblée entière,
 D'un ton majestueux, que la grace tempère :
 » Si quelque ambitieux, dit-elle, parmi vous,
 » N'a senti dans ce jour que le plaisir jaloux
 » D'avoir sur ses rivaux reçu la préférence,
 » D'un cœur frivole et bas honteuse jouissance,
 » J'abjure ce mortel, indigne de son Roi,
 » Indigne de son rang, de l'État et de moi ;
 » Trop indigne sur-tout de l'époque si chère,
 » Où du Peuple français moins Souverain que Père,

(9)

» LOUIS, n'écoutant rien que la voix de son cœur,
 » Daigne vous consulter pour fixer son bonheur.
 » De ce jour fortuné j'ai vu briller l'aurore,
 » Quand dédaignant l'éclat dont l'orgueil se décore,
 » Sans cortège pompeux, suivi de peu des siens,
 » Il visita les bords des riches Neustriens * :
 » Peuple antique et nombreux, à ses Princes fidèle,
 » Et que vient d'honorer sa bonté paternelle **.
 » Mon génie attentif volait devant son char.
 » Là, parmi les transports naissans de toute part,
 » Les acclamations, et la joie, et les larmes
 » Qu'arrachait à sa vue un plaisir plein de charmes,
 » Il sentit qu'il était le Père des Français.
 » Notables, secondez ses généreux projets.
 » S'il est quelques abus dans son brillant Empire,
 » S'il est des malheureux, craindrez-vous de le dire ?
 » Mon sein n'est point ingrat, et de riches moissons
 » Couronnent en tout temps mes fertiles sillons.
 » D'un soleil bienfaisant je reçois l'influence ;
 » D'un ciel propice et doux j'éprouve la clémence :
 » Cependant on gémit ; et tant d'infortunés
 » Epuisés de travail, regrettent d'être nés.

* Voyage du Roi en Normandie.

** En lui donnant un Duc.

(10)

- » Le fardeau des impôts pèse encor sur leurs têtes,
 » Lorsque quelques mortels, dans les jeux, dans les fêtes,
 » Dans un luxe insolent nonchalamment bercés,
 » Absorbent tous les biens dans leurs mains entassés.
 » Parlez.... Mais pour ses yeux quelles tristes peintures!
 » Pour son cœur paternel quelles vives blessures!
 » N'importe: il le commande, et c'est lui dont la voix
 » Ouvre à la vérité la demeure des Rois.
 » Héroïque action qui le comble de gloire,
 » Et le place à jamais au temple de mémoire.
 » Tremblez, vous qu'il appelle à de si grands travaux!
 » Le monde entier vous voit; Clio tient ses pinceaux «.

ELLE dit: et fuyant comme une ombre légère,
 Détache sur le Trône un rayon de lumière;
 Semblable à ces fanaux qui du haut des rochers,
 A travers les écueils éclairent les nochers.

MAIS je fuis sur ses pas. Ce grand Conseil commence;
 Avec la Nation j'attends dans le silence,
 Prêt à vous célébrer, prêt à chanter LOUIS,
 Et la prospérité de l'Empire des Lis.

(11)

On avait fait entrer dans cette Epître le nom de M. DE VERGENNES; mais la mort est venue, pour ainsi dire, le rayer tout-à-coup de cette fameuse Assemblée. Il a au moins vu signer le Traité de Commerce; et ses dernières paroles ont été pour témoigner la satisfaction qu'il en ressentait. Les quatre vers qui suivent, et qui nous sont comme échappés à la louange de ce grand homme, auraient pu s'insérer à la rigueur dans le courant de l'Epître, sur-tout après ce vers:

Des chefs de son Conseil je le vois entouré.

mais cela aurait interrompu le fil du discours. Nous avons cru devoir les placer dans une note; les voici:

VERGENNES, tu n'es plus, et la mort envieuse,
 En tranchant de tes jours la trame glorieuse,
 Efface de ces noms ton nom si respecté;
 Mais la Gloire l'inscrit à l'immortalité.

0425

